

LA REPRÉSENTATION DES INÉGALITÉS SOCIALES DANS LE ROMAN ANARCHISTE *TERRE LIBRE (LES PIONNIERS)* DE JEAN GRAVE

CARMEN HUTTERBERGER

Cet article présente une analyse d'une œuvre du genre de l'utopie, plus précisément du roman anarchiste *Terre libre (Les Pionniers)* de Jean Grave. L'autrice traite ce thème en regardant la réflexion des problématiques sociales du 19^e siècle. Dans ce but, le texte thématise les relations entre les classes sociales, les moyens rhétoriques et narratifs ainsi que la représentation des ouvriers dans *Terre libre*.

► [Sommaire de ce numéro](#)

2023 | Vol. 2

La vie commune à l'épreuve

Négociations des inégalités sociales dans la littérature française du 19^e siècle.

pages 51-60

vistazo.

LA REPRÉSENTATION DES INÉGALITÉS SOCIALES DANS LE ROMAN ANARCHISTE *TERRE LIBRE (LES PIONNIERS)* DE JEAN GRAVE

CARMEN HUTTERBERGER

1. Contextualisation: inégalités sociales et l'utopie anarchiste *Terre libre*

Au fil des époques, les périodes de grande agitation sociale se sont révélées être propices à une grande créativité utopique, comme l'affirme le politologue Thomas Schölderle (2017). Les utopies littéraires, en plus de présenter l'esquisse d'une réalité alternative, contiennent systématiquement de manière plus ou moins explicite des problèmes ou éléments critiquables inhérents au monde présent, et peuvent ainsi être interprétées comme des phénomènes de résonance avec la réalité historique. L'utopie est de fait une réponse aux crises et aux problèmes de la société (cf. Schölderle 2017: 158). Ce reflet d'une certaine réalité se retrouve chez le philologue Hans-Günter Funke (2005: 102) qui définit l'utopie littéraire comme « Entwurf einer Idealgesellschaft mit der Funktion eines kritischen Gegenbildes zu der zeitgenössischen real existierenden Gesellschaft ». Il n'est alors pas surprenant que le contexte du 19^e siècle, la technologie industrielle et la production de masse ayant entraîné des changements sociaux importants, voit les ouvrages de ce genre se multiplier. La littérature utopique du 19^e siècle est caractérisée par cette relation étroite entre la montée du mouvement socialiste d'une part, et le développement rapide de l'industrialisation et de

la production de richesse d'autre part. Le défi au cœur de la pensée utopique était la question sociale, résultant de la contradiction entre l'accélération de la productivité économique, en parallèle de l'appauvrissement d'une grande partie de la population (cf. Schölderle 2017: 113-114).

D'autres caractéristiques sont propres aux écrits de cette période de l'histoire. Les romans utopiques anarchistes entretiennent, selon Caroline Granier dans sa thèse sur les écrivains libertaires, une relation avec un « lieu commun » symbolisant la société capitaliste, mais introduisent également un « non-lieu », c'est-à-dire l'utopie, représentant l'organisation sociale libertaire, qui vient ébranler la première (2003: 957). Les utopies anarchistes se démarquent, d'après Claire Vachet (2017), des utopies classiques en n'incluant pas de réglementation, de hiérarchie ou de coercition institutionnelle. En effet, l'organisation sociale libertaire ne repose plus sur l'exercice d'une domination de quelques-uns sur les autres. Cette absence de hiérarchie et de contraintes institutionnalisées représente une rupture radicale avec la société capitaliste, où la domination économique, politique et sociale est omniprésente (cf. Vachet 2017: 1).

Il convient ainsi de rappeler le contexte historique qui précède la parution de l'utopie anarchiste qui sera l'objet de notre analyse, à savoir *Terre libre* de Jean Grave, dont la perspective prend source dans les inégalités sociales de la fin du 19^e siècle.

En 1871, à la fin de la guerre franco-allemande, la Commune de Paris fut proclamée après que les républicains radicaux et les socialistes ont refusé de reconnaître le nouveau gouvernement. Les partisans d'une Commune sociale prirent le contrôle de la ville et tentèrent d'instaurer un système fédéraliste. Cependant, l'armée gouvernementale reprit la ville par la force durant la « Semaine Sanglante » de mai 1871. Environ 30 000 Communards furent tués ou exécutés, 40 000 furent arrêtés et 10 000 déportés vers la Guyane ou la Nouvelle-Calédonie, dont la plupart étaient des travailleurs de l'industrie et de la construction ainsi que des journaliers. La Commune

de Paris fut la première tentative de révolution sociale par la classe ouvrière et sa première défaite historique, devenant un mythe pour les différents courants du mouvement ouvrier (cf. Asholt 2006: 26).

Nous tenterons dans cette réflexion de déterminer dans quelle mesure le chapitre II de *Terre libre* reflète les problématiques sociales de la fin du 19^e siècle en soulevant les questions suivantes:

- Comment les relations entre les classes sociales sont-elles conçues dans le texte?
- Par quels moyens narratifs et rhétoriques Jean Grave remet-il en question la légitimité des institutions?
- De quelle manière l'auteur conçoit-il l'évolution des mentalités dans la représentation des ouvriers?

Cet article se divise en parties théoriques et analytiques. Dans un premier temps (chap. 2), nous étudierons la théorie sociale de Pierre Bourdieu basée sur les différentes formes de capitaux, afin de comprendre comment les classes sociales se construisent. Dans un second temps (chap. 3), nous détaillerons en quoi la position politique de Jean Grave a influencé la conception du roman *Terre libre*. Enfin (chap. 4), nous aborderons le chapitre II sous quatre axes afin de répondre à nos questions de recherche.

Peu d'articles ont été publiés sur *Terre libre* en raison de l'attention limitée consacrée ces dernières années par la recherche académique à l'analyse littéraire de ce roman, qui s'est plutôt concentrée sur la prise de position politique et les écrits théoriques¹ de Jean Grave. Dans le cadre du colloque organisé à la faculté de droit et science politique de Nice sur le thème des « représentations de la sanction dans les œuvres utopiques », Claire Vachet (2017) aborde la critique du système pénal dans les romans anarchistes

¹ Constance Bantman (2017) par exemple explore le rôle de Jean Grave dans l'activisme anarchiste en adoptant une approche biographique. Cette dernière met

utopiques dans son article intitulé « La peine dans la pensée libertaire à la charnière des XIX^e et XX^e siècles ». Elle choisit *Terre libre* de Jean Grave au côté de quatre autres romans, *Comment nous ferons la Révolution* d'Émile Pataud et Émile Pouget, *Les Pacifiques* d'Henri Ner, *Le Monde nouveau* et *Microbes humains* de Louise Michel qui lui paraissent particulièrement pertinents et complémentaires pour son analyse face au contexte historique de l'époque. Jean Grave soulève la question de la peine à travers des personnages enfreignant les règles de vie libertaire sur l'île (cf. Vachet 2017: 1-3). Vachet (2017) conclut que les Terrelibériens sont confrontés à un dilemme quant à la manière de traiter les délinquants: doivent-ils opter pour des mesures répressives ou pour la liberté? Ils s'opposent à la réintroduction du système pénal, qui pourrait conduire à un renouveau de la répression (cf. Vachet 2017: 8). Selon un autre angle d'approche, Claire White (2016) explore, dans son article « Work Avoidance: Idleness and Ideology in Turn-of-the-Century Utopian Fiction », les discours socialistes et anarchistes, leurs enjeux politiques face au degré de paresse (cf. White 2016). Parmi les trois utopies fictionnelles sélectionnées, *Terre libre* est choisie, selon White (2016: 57), pour son « imaginative solution to the problem of work avoidance » de la société anarchiste imaginée par Jean Grave. La thèse de doctorat en Littérature française, rédigée par Caroline Granier (2003) sur les auteurs à tendance anarchiste de la fin du 19^e siècle, reste toutefois la ressource la plus exhaustive disponible sur le roman. Enfin, l'historien littéraire Raymond Trousson (1998) se penche dans sa monographie « d'Utopie et d'Utopistes » sur ce genre littéraire en analysant certaines œuvres et écrivains notables. Il dédie un chapitre à « L'utopie anarchiste de Jean Grave » qui se consacre bien évidemment à *Terre libre*, dont il souligne la particularité d'avoir été écrite pour un public jeune, et qui se

l'accent sur son implication dans la presse et entre autres ses liens avec les mouvements anarchistes internationaux.

veut ainsi « doctrinaire et didactique » (Trousson 1998: 226). Cet état de la recherche ne se veut pas exhaustif, mais ouvre cependant certaines pistes de lectures.

2. Approche épistémologique: la théorie sociale de Pierre Bourdieu

Le sociologue, ethnologue et philosophe français Pierre Bourdieu a développé, à partir de recherches empiriques, une théorie qui intègre les problématiques sociales dans l'analyse d'œuvres littéraires. Dans son ouvrage principal de sociologie culturelle *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* (1992), il démontre comment un texte peut être analysé en fonction de son contexte social (cf. Joch/ Wolf 2005: 2-3).

Le monde social peut être compris comme un espace multidimensionnel dans lequel les acteurs interagissent et se situent en fonction de leur dotation en capital. Les acteurs ne doivent pas être considérés comme des individus biologiques, mais sont dotés de fonctions dans l'espace social. Cet espace est déterminé d'une part par le volume total du capital, une somme de ressources utilisables et de potentiels de pouvoir, et d'autre part par sa composition. Bourdieu distingue ici quatre types fondamentaux de capitaux. Le premier est appelé *capital économique* et comprend tout ce qui a une valeur monétaire. Le *capital culturel*, en tant que deuxième forme, comprend l'éducation et les compétences culturelles, et se manifeste par l'accumulation de titres de formation et de certificats ou de biens culturels. Le réseau de relations sociales, d'affiliations et d'appartenances, qui constitue la troisième forme, est appelé *capital social*. Selon Bourdieu, le *capital symbolique* peut être considéré comme un terme générique désignant la valeur de tous types de capitaux en termes de position sociale, de réputation ou de prestige (cf. Bourdieu 1985: 9-11).

Selon le domaine d'application, les types de capitaux possèdent une valeur et une fonction différentes. La deuxième forme est particulièrement importante pour le succès d'un acteur dans le domaine culturel. Le statut social dépend de la position dans chaque domaine. La modification des types de capitaux mentionnés ci-dessus se traduit par l'ascension ou la descente d'acteurs ou de groupes dans la hiérarchie sociale. L'espace social doit donc être considéré comme un système de relations de force et de pouvoir dans lequel les acteurs rivalisent pour des ressources et des positions matérielles ou symboliques. Ce concept peut à son tour être divisé en différents sous-domaines tels que la religion, l'art, la littérature et la politique (cf. Bourdieu 1985: 10-12).

En fonction du capital disponible et de la position associée dans la hiérarchie sociale, chaque individu forme un habitus spécifique. L'habitus est un système acquis de schémas de pensée, de perception et d'action, qui ne se construit toutefois pas consciemment: les habitudes sont adoptées via l'environnement, ce qui incite un individu à répéter ces schémas lorsqu'il se trouve dans une situation similaire. C'est sur la base de ces habitudes que les individus et les groupes forment ensemble un certain mode de vie. Tous les acteurs qui occupent une position similaire dans cet espace et qui sont dotés de positions idéologiques, de capacités, d'intérêts similaires et qui ont formé un habitus spécifique sont appelés une *classe* (cf. Bourdieu 1985: 10-12.). Jürgen Friedrichs (2014), dans sa contribution au dictionnaire de sociologie, aborde la notion de *classe* en tant que concept clé dans la recherche sur les inégalités sociales. Selon lui, une classe sociale désigne un groupe de personnes partageant une même position structurale dans le processus économique et ayant de ce fait une situation sociale similaire, des intérêts communs, ainsi qu'éventuellement une conscience de classe partagée (cf. Friedrichs 2014: 222).

3. Influences de la position politique de Jean Grave sur la conception du roman

Militant emblématique du mouvement ouvrier français, Jean Grave dirigea les journaux anarchistes *Le Révolté* à partir de 1883, renommé plus tard *La Révolte*, puis *Les Temps Nouveaux* qu'il fondera en 1895. Il publia des brochures militantes, des écrits théoriques, mais également des romans (cf. Trousson 1998: 223), même s'il s'accommoda de « modestes ambitions littéraires personnelles, elles-mêmes dévouées à la propagande » (ibid.). Une rubrique le « coin des enfants » s'adressant au jeune public apparaîtra en 1898 et diffuse « des extraits de Dickens, Tolstoï, Andersen, Grimm et de Jean Grave lui-même » (Granier 2003: 460). Même s'il reste plus connu pour ses essais théoriques, tels que *La Société future*, que pour l'écriture de romans lorsqu'il se lance dans l'écriture de *Terre libre* entre 1904 et 1905, on retrouve les concepts anarchistes qui lui sont chers dans cette tentative « de définir ce que pourrait être une société libertaire » (Granier 2003: 862). Dans la préface, Jean Grave nous livre quelques pistes sur la genèse de *Terre libre*. C'est en réponse à la demande de son ami Francisco Ferrer, fondateur de l'École Moderne de Barcelone, qu'il a accepté d'écrire ce roman destiné à l'enseignement aux élèves (cf. Grave 2015 [1908]: 21) et qui sera publié aux éditions des Temps Nouveaux en 1908 (cf. Wagnon 2015 : 9).

Jean Grave précise avoir eu l'intention d'y présenter une vision optimiste de l'anarchisme, mettant en avant « qu'une société basée sur la libre entente, débarrassée de toute trace d'autorité, peut parfaitement fonctionner », en d'autres termes, il s'agit d'« une esquisse de société anarchiste » (Grave 2015 [1908]: 22). Même s'il n'évoque pas directement le genre littéraire de l'utopie, mais parle plutôt de la « forme du conte », celui-ci en reprend un certain nombre de caractéristiques, car il se veut « vague et hypothétique, que doit toujours garder tout aperçu sur la société future » (Grave 2015 [1908]: 21). Il affirme ne pas avoir prévu ce qui sera exactement, mais

reconnaît que ses prévisions pour la société future sont subjectives et soumises à des conditions spécifiques telles que le temps, le milieu et l'évolution, et insiste également sur le fait que ses idéaux de société future ne sont pas « précis ni [...] immuable[s] » (Grave 2015 [1908]: 21).

Bien que *Terre libre* ait la particularité d'être l'unique utopie anarchiste écrite pour un public jeune (cf. Trousson 1998: 226), Jean Grave anticipe une éventuelle critique de son lectorat adulte en expliquant avoir limité volontairement le champ d'action de son roman à une île déserte, cela lui permettant de se concentrer sur un certain groupe de personnages ainsi que leurs interactions. Il a confronté ses personnages à des obstacles à surmonter, illustrant ainsi les difficultés qui peuvent accompagner un changement social:

[J]'ai porté l'action sur un espace restreint, je n'ai épargné à mes colons aucun des empêchements que l'ancien monde léguera au nouveau. Au contraire, je leur ai augmenté les difficultés, par le fait que, dans leur île, ils sont forcés de se créer les ressources les plus urgentes que, dans l'ancien monde, la révolution trouvera toutes créées. (Grave 2015 [1908]: 22)

Il justifie ses choix narratifs, notamment en ce qui concerne l'élaboration de ses personnages, dans une certaine mesure, gardés certes simples, en refusant le schéma habituel basé sur le concept de personnages principaux, pour privilégier un collectif de personnages aux rôles partagés :

Sans doute, aussi, j'aurais pu compliquer davantage la mentalité de mes personnages. Peut-être, les accusera-t-on d'être d'une simplicité un peu trop primitive. C'est en relisant son œuvre que l'on voit ce qui lui manque. Mais où je pense avoir réussi c'est que l'intérêt du livre repose sur la foule, et non sur un ou des 'personnages'. Je n'ai pas de 'héros'. (Grave 2015 [1908]: 24)

Jean Grave cherche à transporter les lecteurs dans un voyage intérieur « de découvertes [...] morales » (Grave 2015 [1908]: 23) plutôt qu'extérieur. Conscient des limites de son œuvre, l'auteur estime que *Terre libre* parvient néanmoins à concilier divertissement et stimulation intellectuelle: « il

pourra distraire ceux qui le liront, et aussi les faire un peu réfléchir » (Grave 2015 [1908]: 24).

4. Analyse du chapitre II de *Terre libre*

4.1. Oppositions binaires des inégalités sociales

Après le récit de l'échouement suite à une tempête d'un navire transportant des prisonniers en direction du bagne de Nouvelle-Calédonie, le chapitre II constitue une pause narrative, dans lequel le narrateur extra-hétérodiégétique s'adresse indirectement aux lecteurs en utilisant du pronom possessif « notre » pour parler son « récit » (TL 30). Il crée ainsi une proximité avec les lecteurs et tente de les inclure dans le contexte historique basé sur la réalité de l'époque. Cela est renforcé par la présence de faits réels. Il fournit des informations supplémentaires sur les personnages des « transportés » (TL 30) et sur les circonstances permettant aux lecteurs de comprendre leur situation et leur état d'esprit. Il prend de la distance dans sa description de la société de l'époque et attache une certaine importance à décrire les inégalités.

Deux groupes sociaux distincts s'opposent: l'injustice découle de la répartition inéquitable des richesses, ou *capital économique* selon Bourdieu, et du pouvoir dans la société. Une opposition binaire apparaît entre « les misérables » (TL 30), métonymie désignant les ouvriers travaillant dans des conditions difficiles, et « les hommes [...] qui commandent » (TL 30). Les pronoms anaphoriques renvoient aux groupes opposés, comme « ceux-ci » ou « ceux-là » (TL 30), qui se réfèrent aux travailleurs, et « ceux-là » (TL 30) aux riches et puissants qui les exploitent. Le parallélisme entre « l'abondance et le luxe » et « misères et privations » (TL 30) met en contraste les avantages de certains individus avec les souffrances d'autres. Il permet de mettre en évidence l'injustice sociale entre les classes et les écarts de capitaux économiques, où les plus pauvres sont exploités au bénéfice des plus

riches. Cette figure de style contribue à créer une atmosphère critique envers l'organisation sociale de l'époque et renforce la position de l'auteur dans son argumentation contre les disparités sociales. De même, un second parallélisme ajoute la dimension des besoins primaires de « ceux qui avaient toute la peine qui crevaient de faim » et « ceux qui ne faisaient rien qui regorgeaient de tout » (TL 30) et présente la situation de manière plus grave par l'antithèse des termes en opposition totale « rien » et « de tout » (TL 30).

La condition des travailleurs se manifeste également à travers l'emploi de l'isotopie de la pénibilité composée de termes tels que « peines », « misères », « privation » (TL 30), « travail exténuant » et « souffrir » (TL 31). Les travailleurs sont ainsi victimes d'un système qui les maintient dans la précarité. En utilisant le parallélisme « des pauvres contre les riches, des affamés contre les repus » (TL 32) l'auteur amplifie les oppositions binaires. Les termes « pauvres » et « affamés » évoquent l'insuffisance et la pénurie, tandis que leurs antonymes « riches » et « repus » sont associés à l'opulence et à l'abondance. La division de la société en classes sociales est présentée comme une réalité incontestable qui détermine la situation économique et sociale des différentes classes de la société.

4.2. Violence d'un gouvernement répressif

Les changements de régimes politiques, qui se succédèrent après les révolutions, sont mentionnés dans le chapitre II. L'énumération « De la royauté on passa à la République, de la République à l'Empire, pour en revenir à la royauté [...] » (TL 31) est suivie par une exagération du nombre de changements par l'emploi du terme « une douzaine » (TL 31). Le narrateur insiste sur l'inefficacité de ces changements, qui, malgré les révolutions et les différents régimes, n'ont que peu modifié la condition sociale des travailleurs dont « [le] sort restait toujours misérable » (TL 31). Il critique ainsi le concept même de gouvernement, au travers d'une accumulation de termes négatifs, « attribué les causes de la misère » (TL 30-31), « mauvaise façon de

gouverner » (TL 31), « changeant lorsqu'ils gouvernaient mal » (TL 31) qu'il conclut en soulignant dans l'allégorie « fleurir la justice parmi les hommes » (TL 31) le caractère illusoire voire utopique de ces changements, marqué par l'emploi du verbe « promettaient » (TL 31). Il s'interroge sur les fondements du principe de gouvernement, quelle que soit sa forme, au travers du postulat « pourquoi il y avait des gens qui commandaient aux autres » (TL 30). Cette base sera un des points de départ pour la conception de sa société imaginaire. Il se détache ici du monde réel où l'« on n'en était pas encore arrivés à se demander pourquoi » (TL 30), laissant sous-entendre que ce ne sera pas le cas dans ce roman. En outre s'ajoute à l'inefficacité de ces évolutions une vision de domination et violence qu'il rejette tout autant.

Le gouvernement est assimilé par métaphore à une « trique » (TL 31), un instrument utilisé pour frapper quelqu'un et de le maintenir dans un état de subordination. Le choix du verbe « maintenir » (TL 31) renforce l'idée que le gouvernement agit délibérément afin de garder les travailleurs dans leur situation de pauvreté et de dépendance. La trique devient alors un symbole de la force brute et de la coercition pour contrôler les travailleurs, relégués au rang de victimes impuissantes face à un pouvoir supérieur. L'isotopie du contrôle et de la domination « être livré à quelqu'un » et « sévérité » (TL 30) est très présente dans ce passage. La litote employée « quelle que soit la main qui manœuvre, elle n'en frappe pas moins dur » (TL 31) induit que peu importe le régime en place, le gouvernement est décrit comme une autorité oppressive, privilégiant l'utilisation de la force comme une constante pour maintenir la condition « d'asservissement économique » (TL 31) des travailleurs, qui comme des esclaves ou prisonniers du système, ne bénéficient pas des fruits de leur travail. La censure et la répression de la liberté d'expression sont également dénoncées au travers de la métaphore « bâillonné tous ceux qui auraient pu jeter une note discordante » (TL 34). Celle-ci s'appuie sur l'image d'une personne bâillonnée pour suggérer que ceux qui ont des opinions contraires sont empêchés de

s'exprimer librement. L'utilisation du verbe « bâillonner » est particulièrement percutante, car elle implique une violence physique dans l'exercice du pouvoir, qui symbolise la victimisation et prise en otage des travailleurs par le système. Quelques lignes plus loin, cette censure est rappelée par l'expression « museler indéfiniment la véritable opinion » (TL 34).

4.3. Critique des institutions – la presse, l'école, l'Église

La censure n'affecte pas l'ensemble des journaux de manière uniforme. Le narrateur dénonce l'exploitation de la peur engendrée par les grèves auprès de la population bourgeoise comme moyen de justifier les campagnes de presse soutenant les mesures de répressions. L'emploi du terme « de toutes parts » associé à l'énumération des mesures « dissolution des syndicats, suppression des organes corporatifs, déportation des ,meneurs' » (TL 34) renforcent la gravité de la situation et du mouvement de panique.

Les journalistes sont présentés comme étant au service de l'état, s'inspirant de « la haine et la peur » (TL 34) au travers d'une métaphore les qualifiant de « valets de plume » (TL 34), le premier terme instant sur la servitude et la subordination et le second reliant à la fonction d'écriture. La presse a pour rôle de relayer les idées et les intérêts de la bourgeoisie en réclamant des mesures de répression contre les travailleurs qui remettent en question le système en place. Les journaux sont utilisés pour effrayer la population en montrant les travailleurs comme des meneurs dangereux et en appelant à leur répression. Le narrateur alerte les lecteurs, et en particulier les plus jeunes sur les dangers d'une presse dite « domestiquée » (TL 34) et les invite à établir un lien intergénérationnel auprès de « leurs pères ou grands-pères » (TL 34) en faisant appel à la mémoire collective des événements passés. Il dénigre « l'élite » (TL 34) par un jugement de valeurs par l'utilisation d'une antithèse qui l'oppose à « la bassesse humaine » (TL 34). Au-delà de la critique de la société, un aspect pédagogique se dégage de ce conseil auprès des plus jeunes. Il se réfère aux événements tragiques de juin 1848 (il s'agit probablement d'une coquille affichant juin 1818 dans le

livre.) durant lesquels la révolte ouvrière fut durement réprimée au prix de milliers de morts, arrestations et déportations (cf. Larousse 2023a), ainsi qu'à la Semaine Sanglante de mai 1871 durant laquelle près de trente milles communards perdent la vie (cf. Asholt 2006: 26).

La presse est également utilisée comme outil de manipulation de l'opinion publique pour préparer l'arrivée de nouvelles lois d'un système répressif et « se lancer dans l'arbitraire » (TL 34). Ce passage est suivi d'une réification actant les conséquences directes: « Tout ce que le mouvement anarchiste et syndical comptait de plus actif fut emprisonné » (TL 34) et introduit alors dans son récit un pan historique en évoquant les déportations vers les colonies. L'auteur pose ainsi les bases de sa robinsonnade, qui suivra le bateau l'Aréthuse en route vers la Nouvelle-Calédonie. Le choix de la destination n'est pas un hasard. De nombreux anarchistes, entre autres Louise Michel, furent en effet déportés et emprisonnés dans les pénitenciers de Nouvelle-Calédonie (cf. Granier 2003: 481). Il choisit d'ancrer son œuvre au plus proche de la réalité de la société contemporaine.

Un moyen de se défendre contre la désinformation est l'éducation. L'école est présentée comme ayant un rôle crucial dans le développement de l'intelligence des individus. Toutefois, si un enfant est retiré de l'école pour travailler afin de pallier la pauvreté de ses parents, il ne peut « guère développer son intelligence » (TL 32). À cette époque, les parents sont parfois contraints d'envoyer leurs enfants dès leur plus jeune âge travailler dans les usines. La phrase « ont dû l'enlever de bonne heure à l'école pour l'envoyer à l'usine » (TL 32) souligne que le travail est une plus grande priorité que l'éducation pour les enfants qui doivent contribuer à subvenir aux besoins de leurs familles. La mention de la durée du travail de « douze heures par jour » (TL 32) est un moyen de dénoncer les conditions auxquelles sont confrontés des enfants de travailleurs. L'utilisation du mot « misère » (TL 32) suggère que le travail est perçu comme une nécessité plutôt qu'un choix, impliquant que les personnes travaillant dur n'ont pas le luxe de

poursuivre des aspirations plus enrichissantes pour leur *capital culturel* telle que l'accès à l'éducation.

Dans ce contexte, l'antiphrase « encore mieux » (TL 32) est utilisée de manière ironique pour souligner l'absurdité de la situation. Le système éducatif, en diffusant l'idée que « tout ce qui existe est bien, ne peut pas être autrement » (TL 32), inculque une certaine vision du monde où l'ordre social existant est immuable et doit être accepté tel quel, sans possibilité de changement. L'école cimente ainsi les hiérarchies sociales et apprend aux élèves que les travailleurs doivent « respecter » (TL 32) les personnes ou les institutions au pouvoir sans les remettre en question. L'énumération commence par des figures traditionnelles de l'État (« gendarme », « juge », « député », « préfet ») (TL 32), pour ensuite évoquer l'autorité du gouvernement dans son ensemble, et enfin des acteurs économiques qui représentent la richesse et le pouvoir financier tels que « le banquier » ou « le patron » (TL 32). En utilisant cette gradation ascendante, le climax permet de donner une impression de montée en puissance, qui culmine d'un côté avec la mention de « tout le gouvernement » (TL 32), de l'autre avec l'évocation des « ceux qui sont plus riches » (TL 32). Cela renforce la vision des militants selon laquelle ces derniers sont les personnes les plus puissantes et influentes de la société, et souligne non seulement l'importance du pouvoir politique, mais surtout économique dans la hiérarchie sociale. Le système éducatif sous contrôle joue un rôle dans le maintien de l'oppression, interdisant toute progression du capital culturel des enfants de travailleur, conservant la hiérarchie sociale et par extension la répartition des richesses et du pouvoir dans un statu quo au fil des générations.

Une pique est faite contre la position de l'Église face à la nature du travail, qualifiée de « châtement » (TL 30) infligé à l'humanité. Les prêtres seraient là pour expliquer aux humains que le travail est un fardeau qu'ils doivent porter afin d'obtenir une récompense dans l'au-delà. Ils doivent « s'y courber », (TL 30) par analogie avec la posture représentative de la soumission afin d'accéder au « ciel » (TL 30), métaphore pour le paradis. L'ironie est

perçue à travers l'utilisation d'une question rhétorique « les prêtres n'étaient-ils pas venus expliquer » (TL 30), insistant sur la fatalité de la situation, encourageant les hommes à se plier à leur destin.

4.4. Soumission, prise de conscience, puis lutte ouvrière

En ce qui concerne la position des travailleurs, l'isotopie de la soumission est présente dès le début de ce chapitre. Le narrateur évoque la manière dont les ouvriers subissent leur sort, sans chercher à remettre en question les inégalités. Dès le premier paragraphe, ils se trouvent « livrés aux sévérités de l'Administration » (TL 30), ce qui implique une certaine impuissance ou soumission de la part des travailleurs. Les mots qui expriment cette soumission incluent les verbes « obéir », « se courber », « subir », « supporter » (TL 30) ou encore « dépendre » (TL 31). Au fil du texte, la prise de conscience des travailleurs évolue toutefois progressivement. La répétition de l'expression « faire comprendre » (TL 31), ainsi que de « prenaient conscience » (TL 32) et de ses dérivés, est utilisée pour insister sur le processus graduel par lequel les travailleurs ont fini par cerner la situation et les véritables causes de leur misère. Cela n'est pas immédiat, mais prends du temps et est le résultat d'un processus. Répétée à deux reprises, l'anaphore « ils comprirent que » (TL 31) permet de le renforcer et de souligner l'impact de chaque étape du parcours.

Cette évolution de mentalité est le point de départ pour une lutte contre les inégalités. Les travailleurs ne restent pas dans l'état de soumission et de passivité, le vent semble tourner et les premières idées d'actions collectives et de contestation apparaissent à travers des termes tels que « réclamer » (TL 31), « lutte » (TL 32) et « revendications » (TL 32). La métaphore « non plus des machines à produire » (TL 32) marque également la fin de la réification des êtres humains en tant qu'instruments non pensants, privés de conscience. Le narrateur suggère que les travailleurs ont des besoins et des désirs qui vont au-delà de leur fonction de production, et que leur émancipation passe par la reconnaissance de leur humanité. Les « idées

d'émancipation » (TL 32) n'ont cependant pas encore émergé chez l'ensemble des ouvriers, mais seulement chez certains - « une petite minorité » (TL 32). La prise de conscience s'étend même jusqu'à la perception de la nécessité de s'unir pour l'atteinte d'objectifs communs consistants à « démontrer aux bourgeois que, la vie sociale est toute le fait de l'activité de ceux qui travaillent » (TL 32-33). L'expression métaphorique « ces essais dessillaient les yeux » (TL 33) utilise le verbe « dessiller » qui, selon le dictionnaire Larousse (2023b), signifie « ouvrir les yeux ».

5. Conclusion

En se penchant sur les relations entre les classes sociales, le deuxième chapitre met en évidence l'opposition binaire entre les ouvriers et les bourgeois. Le texte utilise des figures de style, telles que le parallélisme et l'antithèse, pour contraster les avantages des riches avec les souffrances des travailleurs. L'isotopie de la pénibilité est employée pour décrire la condition précaire des travailleurs, qui sont piégés dans un système qui les maintient dans la pauvreté. La division de la société en classes sociales est présentée comme une réalité inévitable. Lorsqu'il s'agit de remettre en question la légitimité des institutions, Jean Grave choisit de critiquer la presse, l'école, l'église et le gouvernement. Pour ce faire, il emploie des moyens rhétoriques comme par exemple une métaphore dénonçant l'utilisation de la presse par le gouvernement pour servir les intérêts de la bourgeoisie. Le système éducatif participe également à l'enfermement des travailleurs dans leur classe sociale, le capital culturel restant presque exclusivement accessible aux bourgeois. Les enfants d'ouvriers sont en effet contraints de quitter l'école jeunes afin de soutenir financièrement leurs parents. Jean Grave dénonce avec ironie la position de l'Église qui attribue au travail une pénibilité s'opposant à la vision anarchiste.

Le chapitre II met également en évidence l'inefficacité des changements successifs de régimes politiques qui n'ont pas apporté d'amélioration de la

condition des travailleurs. L'auteur accumule des termes négatifs pour critiquer le concept même de gouvernement et souligne le caractère illusoire de la promesse de justice. Il s'interroge sur les principes fondamentaux d'un gouvernement et sa réelle valeur ajoutée. Il fait de son absence un élément clé pour concevoir sa société imaginaire après avoir dénoncé la violence associée à un gouvernement répressif en le comparant à une trique et en utilisant l'isotopie du contrôle et de la domination. Enfin, en utilisant la métaphore d'une personne bâillonnée, la censure envers la liberté d'expression de la presse est également critiquée. Jean Grave conçoit le changement de mentalité des ouvriers comme un processus graduel de prise de conscience, marqué par une évolution de l'isotopie de la soumission vers celle de la contestation. Au début, les travailleurs sont présentés comme réprimés et impuissants face aux inégalités sociales. Toutefois, au fil du texte, ils prennent peu à peu conscience de leur situation et des causes de leur misère. Les figures de style telles que la répétition, l'anaphore et certaines métaphores sont utilisées pour renforcer cette idée. Au travers de cette analyse, le chapitre II apparaît comme à la fois le témoin des inégalités sociales de l'époque et un appel au développement d'une société nouvelle représentative des utopies anarchistes.

BIBLIOGRAPHIE

- Asholt, Wolfgang (2006), *Französische Literatur des 19. Jahrhunderts*. Stuttgart/Weimar: Metzler.
- Bantman, Constance (2017), Jean Grave and French Anarchism: A Relational Approach (1870s–1914), dans: *International review of social history* 62.3, 451–477.
- Bourdieu, Pierre (1985), *Sozialer Raum und „Klassen“*. *Leçon sur la leçon. Zwei Vorlesungen*. Francfort-sur-le-Main: Suhrkamp.
- Friedrichs, Jürgen (³2014), « Klasse », dans: Endruweit, Günter/ Trommsdorff, Gisela/ Burzan, Nicole (éd.), *Wörterbuch der Soziologie*. Constance/Munich: UVK/Lucius, 222-226.
- Funke, Hans-Günter (2005), *Reise nach Utopia: Studien zur Gattung Utopie in der französischen Literatur*. Münster: LIT.
- Granier, Caroline (2003), « *Nous sommes des briseurs de formules: les écrivains anarchistes en France à la fin du XIX^e siècle* ». Thèse de doctorat en lettres modernes, Paris-VIII.
- Grave, Jean (2015 [1908]), *Terre libre. Les Pionniers*. Paris: Éditions Noir et Rouge. [TL]
- Grave, Jean (2015 [1908]), « Préface (Que peuvent ne pas lire les petits) », dans: id. *Terre libre. Les Pionniers*. Paris: Éditions Noir et Rouge, 21-24.
- Joch, Markus/ Norbert, Christian Wolf (2005), *Text und Feld. Bourdieu in der literaturwissenschaftlichen Praxis*. Tübingen: Niemeyer.
- Larousse (2023a), « Journées de juin 1848 », dans: *Encyclopédie Larousse en ligne*. https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/journ%C3%A9es_de_juin_1848/126256 [25.03.2023].
- Larousse (2023b), « Dessiller », dans: *Dictionnaire Larousse en ligne*. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/dessiller/24653#325321> [30.03.2023].
- Schölderle, Thomas (²2017), *Geschichte der Utopie: eine Einführung*. Cologne/Weimar/Vienne: Böhlau.
- Trousseau, Raymond (1998), *D'utopie et d'utopistes*. Paris: L'Harmattan.
- Vachet, Claire (2017), « La peine dans la pensée libertaire à la charnière des XIX^e et XX^e siècles », dans: *Peine et Utopie. Représentations de la sanction dans les œuvres utopiques. Colloque international de Nice*, 07.12.2017. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01994911> [20.03.2023].